Document generated on 04/29/2024 2:31 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Les Enfants du Paradis
Le théâtre de la vie et de la mort
Les Enfants du paradis France 1945, 190 minutes

Denis Desjardins

Number 237, May–June 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/47957ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Desjardins, D. (2005). Review of [Les Enfants du Paradis : le théâtre de la vie et de la mort / *Les Enfants du paradis* France 1945, 190 minutes]. *Séquences*, (237), 30–30.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les Enfants du paradis

Le théâtre de la vie et de la mort

Denis Desjardins

1945 **Les Enfants du paradis** sort le 22 avril 1945. Tour de force : malgré les contraintes de l'Occupation, Marcel Carné et son scénariste Jacques Prévert ont produit coup sur coup deux œuvres majeures (l'autre étant le conte médiéval **Les Visiteurs du soir**, en 1942). Par l'alibi du film d'époque, les auteurs traitent subtilement de liberté, d'affranchissement. Prévert ne prétend pas faire ouvrage d'historien ; son Paris de 1830-1840, plus ou moins mythique, relève davantage du roman-feuilleton que d'une étude sociologique. Ici, les maîtres de Prévert s'appellent Balzac, Sue, Dumas, Hugo, Xavier de Montépin. Curieux, pour un poète dit surréaliste ! Mais c'est plutôt le chantre du « réalisme poétique » qui s'exprime dans son travail pour le cinéma. Prévert veut marier réel et imaginaire, dans la mesure où l'un alimente l'autre ; ainsi fait-il se côtoyer des personnages qui ont vraiment existé (le mime Debureau, le comédien Frédérick Lemaître, le truand Lacenaire) et d'autres, imaginaires, qui ont fonction de symbole ou de catalyseur (Garance, Nathalie). Procédé parfois jouissif — voir H.G. Wells dans **Time after Time** —, parfois casse-gueule, comme en témoigne le sinistre **Félix Leclerc** de Claude Fournier !

Le cinéma... au service du théâtre...

Par ce choix, Prévert se réapproprie la réalité et édifie habilement une première dualité (le faux et le vrai).

Interpréter le monde et le rendre sous une forme stylisée, telle est l'ambition légitime d'un créateur. Les principaux personnages des **Enfants** feront de même, car ce sont eux aussi des créateurs : un mime et un comédien. Chacun représente un côté d'une autre dualité, celle du silence et de la parole, de l'intériorité et de l'extériorité, de l'impuissance et de la force. À la limite : de la mort et de la vie. Ces deux artistes transposeront leur vécu dans des rôles qu'ils joueront sur les planches. Alterneront ainsi des scènes « réelles », où Debureau et Frédérick prennent la parole, et de superbes pantomimes qui condensent en quelque sorte le scénario du film. Les rôles que jouent Baptiste, Frédérick et Garance sont les portraits poétiques de leur propre existence.

Longtemps la critique tenta de tracer une ligne de démarcation entre le travail de Prévert et celui de Carné. Le temps, certes, a démontré que celui-ci devait beaucoup à celui-là. Tandem disparate mais pourtant complémentaire, trouvant son équilibre dans ce qui les séparait. Carné l'académique, maître des atmosphères glauques ; Prévert l'anticonformiste confiant au réalisateur la mission d'inCARNEr ses histoires. Leur association produisit six films importants, jusqu'à l'apogée que constitua les **Enfants**. Avec leur film suivant, **Les Portes de la nuit**, tout s'effondre : confronté à des thèmes contemporains, Carné devient prisonnier de son perfectionnisme, figé dans ses procédés convenus ; Prévert, pris à son jeu, se complaît dans des clichés démodés, voire risibles, tel ce personnage récurrent représentant le Destin.

La guerre est finie, le monde a changé. On ne peut plus raconter les mêmes histoires romantiques, et surtout pas de la même manière ; le néoréalisme italien et bientôt la Nouvelle Vague viendront balayer le cinéma de papa. Renoir, toujours moderne, vit bien la transition. Pas Carné. « Marcel Carné est un homme qui met en valeur ce qu'il doit filmer. Si ce qu'il doit filmer est intelligent, il met en valeur l'intelligence ; si c'est idiot, il met en valeur l'idiotie » (François Truffaut, 1956).

Malgré son esthétique poussiéreuse, **Les Enfants** reste un classique éternel, régulièrement redécouvert. Le dialogue, ponctué de mots d'esprit typiques de Prévert, y est défendu par des comédiens d'exception, dont plusieurs se firent rares au cinéma. Jean-Louis Barrault, Maria Casarès, Marcel Herrand. Et Arletty, actrice faubourienne au registre pourtant limité, y devient émouvante comme jamais.

Dans **Les Enfants du paradis**, admirable synthèse artistique, le cinéma est au service du théâtre, de la pantomime, de la musique, de la poésie, de l'amour, de l'humour et de la tragédie, laquelle culmine dans une ultime scène de fête à la fois éclatante et cruelle. On n'en retrouvera peut-être pas de si belle avant **Karnaval** de Thomas Vincent, en 1998.

Dans les années 1970, époque de modernité et de remise en question absolue, de jeunes cinéphiles affamés se ruaient au cinéma Outremont. J'en étais. Entre les œuvres de Kubrick, Fellini, Ken Loach et Ken Russell, un film semblait surgir d'un temps antédiluvien. Mais son charme opérait. On allait voir ce film comme les spectateurs du « paradis » (balcon des pauvres) allaient voir le mime Debureau ; public féru de belles histoires qui tournent mal.

Aujourd'hui, le film a soixante ans. Et plusieurs critiques et historiens du cinéma considèrent encore **Les Enfants du paradis** comme le meilleur film français de tous les temps.

■ France 1945, 190 minutes — **Réal.** : Marcel Carné — **Scén.** : Jacques Prévert — **Images** : Roger Hubert, assisté de Marc Fossard — **Mont.** : Madelaine Bonin, Henri Rust — **Mus.** : Joseph Kosma, Maurice Thiriet — **Dir. art.** : Alexandre Trauner — **Int.** : Jean-Louis Barrault (Baptiste Debureau), Arletty (Garance), Pierre Brasseur (Frédérick Lemaître), Marcel Herrand (Lacenaire), Maria Casarès (Nathalie), Louis Salou (Édouard, comte de Montray), Pierre Renoir (Jéricho), Gaston Modot (Fil de soie), Jane Marken (madame Hermine), Marcel Pérès (directeur des Funambules), Étienne Decroux (Anselme Debureau), Robert Dhéry (Celestin), Paul Frankeur (inspecteur de police) — **Prod.** : Raymond Borderie, Fred Orain.